

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 AOUT 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Les échos de notre dernière célébration nationale du 24 juin ont retenti jusques en France. L'*Eclair*, grand journal quotidien de Paris, a le premier reproduit plusieurs extraits des compositions littéraires inspirées par notre Saint Jean-Baptiste de 1901.

Mais le plus sympathique témoignage qui nous ait été donné, à cette occasion, c'est bien celui des *Annales Politiques et Littéraires*, l'organe parisien si avantageusement connu, lequel nous consacre une bonne partie de son numéro du 14 juillet.

Après une longue et aimable allusion à nos fêtes, par le chroniqueur Sergines, on y retrouve une page exquise, de François Coppée, où l'illustre académicien s'occupe de nos poètes et de notre poésie.

Cette amicale attention du poète des humbles vaut qu'on en conserve le gage, et nous citons en entier :

POÉSIE CANADIENNE

La France ! Elle est partout où notre esprit français subsiste et où l'âme française demeure, et M. Fréchette et ses *Poésies canadiennes* nous l'ont bien montré !

Il y avait un coin de l'Exposition universelle, tout un coin spécial et bien français, dans l'admirable *exposition* du Canada. C'était le coin de la librairie, le coin des poètes, pourrait-on dire, comme en parlant de Westminster. Que d'ouvrages à lire, écrits dans notre langue, par des Canadiens, et publiés à Montréal, à Québec, à Lévis ! Il y avait des journaux hebdomadaires avec gravures, comparables à l'*Illustration*, des revues, de gros ouvrages de littérature et d'histoire. Il y avait jusqu'à un journal de caricatures, qui prouvait que la *charge*, cette plaisanterie bien française, est fort joliment bien enlevée par les dessinateurs de la Nouvelle-France. On regarda fort peu ce coin particulier, qui était loin du centre, loin du passant, et qui avait l'air bien sérieux.

Moi seul, peut-être, m'en occupai, et je reçus alors du Canada toute une caisse d'ouvrages remarquables, une bibliothèque véritable, que l'administration gouvernementale même du Canada m'expédiait, grâce justement à M. Fréchette.

Il y a déjà plus d'un siècle et demi que le Canada a été cédé, et les Canadiens appellent toujours la France leur mère !

Ils ont un poète, Crémazie, qui a écrit un poème admirable : le *Drapeau de Carillon*. — Carillon, victoire héroïque gagnée par nos aïeux, au bout du monde, et dont le nom nous est presque inconnu !

Dans ces vers, le poète Crémazie raconte que le drapeau français qui flottait à Carillon est conservé pieusement par un vieux soldat de Montcalm, au fond d'une chaumière où, en secret, la nuit, les vieux Canadiens conquis vont, le soir, le toucher, en parlant de Montcalm, le *marquis*, le vaincu, et de Lévis, le victorieux !

Un jour, le vieux soldat de Carillon se sent enflammé d'une idée sublime, et qui lui paraît toute simple. Il roulera ce drapeau, sauvé des mains anglaises, sur sa poitrine et, quittant le Saint-Laurent, il ira à Versailles le porter au roi, en lui disant :

— Sire, voilà revenu en France, notre drapeau criblé de balles et fleurdélié d'or !
Et le soldat s'en va.

Il débarque à Saint-Malo. Il fait à pied la route de

Versailles. Il arrive dans la grande cité solennelle. Quel est ce bonhomme bronzé, cassé, poudreux ?

— Je veux voir le roi !

On lui rit au nez.

— Je veux voir le roi ! J'ai à lui remettre le drapeau de Carillon ! Le drapeau du Canada !

Carillon ! le Canada ! Ah ! Sa Majesté a bien autre chose à faire ! Louis XV soupe, ce soir, avec la Du Barry. Il se moque bien du drapeau de Montcalm ; il s'est bien moqué de Duplex, aux Indes !

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi, Le pauvre Canadien perdit toute espérance. Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoi En pleurant avec lui consolaient sa souffrance.

Ayant bu jusqu'au bout la coupe de douleur, Enfin il s'éloigna de la France adorée ! Trompé dans son espoir, brisé par le malheur, Qui dira les tourments de son âme navrée ?

Il revient au pays.

Il ment aux compagnons. Il ne leur dit pas qu'on les oublie ; que le Bourbon peut dormir, maintenant que le Canada et ses *arpents de neige* ne le préoccupent plus.

Il leur dit :

— Les soldats français reviendront. Ils reviendront et Montcalm sera vengé ! Et il meurt, une nuit, sur la neige blanche, avec son drapeau blanc pour linceul.

On sait par cœur ces vers de Crémazie, à Québec et à Montréal.

Ne dites pas que ce sont là de vieilles histoires. Le Canada de Louis XV, c'est l'Alsace-Lorraine du dix-huitième siècle.

JULES CLARETIE,
de l'Académie française.

*** Enfin, les *Annales* donnent encore un intéressant chapitre d'histoire, relatif à la cession du Canada, et signé par un autre académicien, M. Albert Sorel. Voilà encore un travail qui mérite de figurer au trésor de nos annales nationales, et LE MONDE ILLUSTRÉ se fera également un devoir de le placer sous les yeux de ses lecteurs.

Un seul détail jure un peu sur l'ensemble, dans la publicité dont les *Annales Politiques et Littéraires* ont voulu faire les frais à notre égard, c'est la publication de vues trop peu fidèles de Québec, Montréal et Ottawa. Ces gravures, rééditées par le confrère parisien, si jamais elles ont été vraies, datent assurément de plus d'un siècle passé. Et nous sommes d'avis qu'il aurait pu trouver beaucoup mieux, pour donner à son public une idée juste de nos progrès immenses et de notre situation très enviable de l'heure présente.

Il est probable que les *Annales* auront emprunté à quelque très vieux récit de voyageur français en Amérique des illustrations assez peu contrôlées. L'erreur porte plutôt à rire qu'à gémir ; et elle n'a rien d'irréparable. A tout tableau bien fini, il faut des ombres : les illustrations des *Annales* sont les ombres du tableau d'honneur fait à notre intention.

*** Une femme vient de mourir, qui n'était pas une souveraine, qui n'avait jamais accompli aucune action d'éclat, qui n'appartenait à aucune famille illustre et dont le décès, cependant, a eu du retentissement, à travers le monde, plus que n'en a souvent celui d'une reine, d'une héroïne ou d'une très-grande dame. Celle que la mort vient de moissonner presque inopinément eut pour seul mérite d'avoir été la digne épouse d'un héros, placé, tant par ses propres mérites que par la force des circonstances, à la tête d'un petit peuple vaillant, en train de tenir tête à un grand empire et de l'humilier peut-être jusqu'à la défaite définitive.

Il s'agit de Mme Paul Kruger, l'épouse du valeureux président du Transvaal, lequel voyage actuellement en Europe et n'aura pas eu même la suprême consolation d'un dernier entretien avec la fidèle compagne de sa vie, à l'heure du grand départ.

Mme Kruger est morte, à Prétoria, il y a quelques jours, lorsque rien ne laissait prévoir un dénouement fatal aussi rapide, malgré l'âge avancé qu'elle avait atteint. Cette mort a réveillé, dans l'univers entier, un regain de sympathie pour les intrépides Boers et leur vieux mais irréductible président, qui défendent jusqu'au martyre, leurs libertés nationales, avec leur

territoire, contre l'envahissement des ambitions britanniques.

L'état-major anglais, qui détenait en otage Mme Kruger, à Prétoria, a eu le bon esprit, rapporte-t-on, de lui faire les funérailles dues à son rang de femme du président d'un État souverain. Puisse ce rapport être vrai ! Il palliera quelques-unes des atrocités, plus ou moins justifiées par la guerre infamante qui se poursuit contre le bon sens et contre l'équité : atrocités dont on impute les responsabilités directes à ce même état-major.



Mme Paul Kruger, décédée

Pour sa part, LE MONDE ILLUSTRÉ ne croit pas trop faire en saluant d'un dernier hommage, par la publication de son portrait, celle qui mérita d'être l'épouse de Paul Kruger et l'aida, de ses conseils et de son appui moral, à être le grand homme dont l'histoire gardera longtemps le souvenir.

*** Les habitués du Théâtre National Français, et tous ceux qui s'intéressent à ce qu'ils croyaient être une sincère tentative d'implanter en permanence à Montréal une "scène nationale française", ont éprouvé bien des surprises, depuis ces derniers temps, au sujet de cette entreprise.

La dernière, et non la moins violente, a été l'annonce des renvois successifs, du nombre des pensionnaires, de Mesdames Charmon et Oldcastle, ainsi que de M. Emile Lacroix, trois artistes de carrière, dont on avait, il y a quelques semaines à peine, renforcé la troupe, à grand renfort de réclame.

Si l'étonnement fut considérable, quand cette adjonction fut faite, à la pensée qu'on était allé chercher ces recrues sur les scènes yankees, pour constituer ici une troupe française, au lieu d'aller demander à la France des artistes français, l'ébahissement n'est pas moins général, à la suite des violents coups de tam-tam qui accompagnèrent cette importation étrange en soi, de constater que la direction croit déjà devoir se débarrasser de ces artistes, et juste au moment où leur valeur commençait à s'affirmer, où, dominant les préjugés des débuts, la sympathie allait leur venir.

En effet, Mesdames Charmon et Oldcastle paraissent sur le point de démontrer qu'en dépit d'un long et exclusif usage de l'anglais, elles pouvaient se familiariser de nouveau à fonds, avec la langue française, qu'elles possèdent assurément très bien ; de plus, elles allaient donner des preuves incontestables de leur valeur artistique impossible à nier, et voilà qu'au moment de les faire accepter et acclamer, on les renvoie. Mieux valait ne les jamais faire venir, ou bien les garder, une fois qu'on avait résolu de les introduire sur cette scène, à laquelle elles eussent sûrement, et avant peu, ajouté un réel éclat.

Les mêmes considérations s'appliquent au cas de M. Emile Lacroix.

Comme cet artiste est, de plus, l'un de nos compatriotes canadiens-français, particulièrement dignes de toutes nos sympathies, à ce seul titre, je crois devoir lui consacrer ici quelques notes biographiques, que j'emprunte à un article de mon confrère M. L.-B.